

Laurence Cros : « Nature, histoire et construction nationale au Canada : une étude des écrits de Harold Innis, Donald Creighton et Arthur Lower. »

***Études Canadiennes*, vol. 62, juin 2007, p. 195-206.**

Les années 1920 au Canada furent marquées par un intense élan patriotique et la volonté de créer une vie culturelle proprement canadienne. Les grands historiens qui travaillent dans les années 1920 à 1940 participent à cette entreprise et s'appuient sur le thème des grands espaces et de la nature sauvage pour élaborer leurs interprétations de l'histoire canadienne. L'environnement canadien les accompagne dans leur construction intellectuelle, mais aussi dans leur vie quotidienne. Le but de cet article est de se pencher sur les paradigmes à la fois historiques, nationalistes, et environnementaux que proposent ces historiens, et d'expliquer pourquoi c'est la nature canadienne dans ses manifestations les plus sauvages (forêts, lacs, fleuves, grands espaces du nord) qu'ils ont choisie pour affermir l'identité nationale du Canada.

The 1920s in Canada were characterized by intense patriotism and the desire to create a true Canadian culture. The great Canadian historians who worked from the 1920s to 1940s shared this concern and put the Canadian nature at the heart of their interpretations of Canadian history. The Canadian wilderness accompanied them not only in their intellectual constructions but also in their daily lives. The purpose of this article is to examine the mix of historical, nationalist and natural themes in the works of these historians and to determine why they chose to base their interpretation of the Canadian national identity on the country's forests, lakes, rivers, and Northern landscapes.

Les années 1920 au Canada sont des années d'effervescence où s'élaborent des idées et des images pour donner à ce jeune pays une identité nationale. Les jeunes Canadiens d'origine anglaise qui ont fait la grande guerre en Europe reviennent au pays avec la fierté des victoires canadiennes et la conviction qu'ils sont différents des Britanniques. La guerre a permis au Canada de s'affirmer comme entité politique à part entière, mais aux yeux des jeunes artistes et intellectuels des années 1920, il lui manque encore le « ciment spirituel d'une volonté ou d'un but national » (Vipond 1980 : 44). Cette recherche d'une spécificité canadienne inspire les travaux du Groupe des Sept, cercle informel de peintres qui cherchent à détacher la peinture canadienne des canons européens. C'est en faisant des paysages du nord leur source d'inspiration que ces peintres entendent produire un art spécifiquement canadien. Les jeunes historiens canadiens qui travaillent dans les années 1920 partagent cette volonté de créer une identité nationale canadienne. Beaucoup d'entre eux ont fait la guerre, comme Harold Innis et Arthur Lower, et ils en sont revenus plus conscients que jamais de leur spécificité :

I was determined by two influences to concentrate on Canada, one was the tremendous affection which all Canadian soldiers who had been abroad came to have for their native land. (Innis 1952 : 126)

I came back from the war much more of a Canadian than I went to it. (Lower 1967 : 139)

Cet intérêt croissant pour le Canada se conjugue avec un développement phénoménal des Archives Nationales, sous l'égide de l'Archiviste du Dominion Arthur Doughty et de son collaborateur, l'historien économique Adam Shortt. Dans les années 1920, la

richesse des Archives attirent la nouvelle génération d'historiens, souvent en cours de formation aux États-Unis, qui y confrontent leurs réflexions sur le Canada et y font l'expérience d'un « esprit de corps » (Berger 1986 : 26-30). Lower travaille pour le *Board of Historical Publications* entre 1919 et 1925 et, avec Innis, dirige la publication de deux gros volumes de documents économiques et géographiques sur le Canada. Les Archives, dans les années 1920, sont un centre plein de vitalité et d'optimisme, où les historiens élaborent les réflexions qui, espèrent-ils, serviront de base à une culture nationale.

Si les jeunes historiens canadiens des années 1920 partagent l'élan patriotique du Groupe des Sept, il est frappant de constater qu'eux aussi, comme les peintres, mettent les grands espaces et la nature sauvage du Canada au cœur de leur travail. Nous allons tenter dans cet article à la fois d'examiner les représentations nationales qu'ils produisent et d'expliquer les raisons qui les ont poussés vers ce type d'interprétation.

*

* *

Cette tendance à mettre l'accent sur l'environnement naturel est certainement en partie la conséquence de la pratique de l'histoire de l'époque. Dans les années 1920, Lower et Innis font leur doctorat aux États-Unis, où dominent la théorie de la frontière de Turner et l'approche économique de Charles et Mary Beard. Ils sont également fortement marqués par l'historien économique Adam Shortt, sous la direction duquel ils travaillent aux Archives Nationales. Pendant ce temps, au Canada, les historiens chevronnés comme Chester Martin, W.P.M. Kennedy et William Wallace, qui ont commencé leurs travaux avant la guerre et continuent à travailler dans les années 1920, mettent l'accent sur la dimension constitutionnelle et politique et élaborent la grande saga de la montée du gouvernement responsable. Les jeunes historiens comme Lower, Innis, et Creighton adoptent une approche nouvelle, à la fois économique et géographique, découverte dans les universités américaines et aux Archives, et qui influence le choix de leurs sujets d'études : Innis va travailler sur le commerce de la fourrure, Lower sur l'industrie du bois, et Creighton sur les marchands de Montréal et leur volonté de créer un « empire du St Laurent ». Les jeunes historiens étaient conscients que ces sujets économiques étaient intimement liés à la géographie canadienne (Innis 1952 : 127 ; Lower 1967 : 181), et cet intérêt pour l'environnement naturel était également favorisé par l'influence de la théorie de la frontière de Turner. Ayant suivi à Harvard les cours sur la frontière de Frederick Merk, qui remplaça Turner en 1924, Lower écrivit que cette expérience fut pour lui une illumination qui lui révéla la nature du continent américain (Lower 1967 :

52). Cette influence de la théorie encore novatrice de Turner, si puissante sur de jeunes historiens en cours de formation, ne pouvait que les pousser à s'intéresser à l'impact de l'environnement naturel sur le développement du Canada. Cela ne signifie pas qu'Innis, Lower ou Creighton appliqueront au Canada les conclusions auxquelles Turner arrive pour les États-Unis. Au contraire, l'étude de l'environnement canadien les amènera à souligner la différence entre le Canada et les États-Unis et donc à renforcer la spécificité nationale canadienne.

Bien qu'adoptant une approche à la fois économique et géographique très inspirée de l'historiographie américaine, le but clairement exprimé d'Innis est d'élaborer une théorie de développement qui permettra enfin de rendre compte de la spécificité de l'économie canadienne. Une des bases fondamentales de cette nouvelle théorie est l'idée que le développement économique des pays neufs se fait en relation avec les pays plus anciens (Innis 1929 : 3-11). Cela s'explique par le besoin des Européens, immigrés de fraîche date dans un environnement nouveau et souvent hostile, de conserver ou de reproduire les habitudes matérielles de leur pays d'origine. Ces traits culturels ne peuvent être préservés, au moins au début, que grâce à un commerce avec une métropole européenne industrialisée. Cela implique donc que les immigrants découvrent, dans leur environnement d'accueil, un ou des produits d'échange (*staples*) qui leur permettront de faire venir de la métropole le confort dont ils ont l'habitude (Innis 1930 : 383).

Creighton, qui reprend la théorie d'Innis, montre que l'environnement géographique joue un rôle essentiel dans la recherche de ce produit d'échange. Ainsi, si la civilisation nord-américaine reste liée à l'Europe, son activité dominante est modelée par les conditions naturelles de l'environnement où elle s'implante. C'est donc l'adaptation à des environnements naturels différents qui explique les divergences entre les colonies françaises, installées le long du Saint-Laurent, et les colonies anglaises de la côte atlantique. Le futur Canada est dominé par le bouclier canadien et le Saint-Laurent, environnement qui fait à la fois sa force et sa faiblesse. Il ne se prête ni à la colonisation ni à l'agriculture, mais, en revanche, il mène naturellement les Français vers la recherche et le transport de la fourrure, qui deviendra leur produit d'exportation (Creighton 1937 : 2-14).

Cette analyse est reprise directement des pages d'Innis sur le commerce de la fourrure. C'est lui qui montre que l'aire de chasse du castor correspond au départ au bouclier canadien. A mesure que le castor se fait rare, le domaine s'étend vers le nord et l'ouest, guidé par l'orientation principale des cours d'eau, le Saguenay d'abord, puis le Saint-

Laurent, la rivière des Outaouais, jusqu'à atteindre la rivière Mackenzie. Les limites de la zone d'influence de la fourrure sont dictées par la nature de l'environnement. Seules les zones couvertes de forêts et sillonnées de rivières assurent la présence d'animaux à fourrure, en particulier le castor, du bouleau, arbre dont l'écorce est la matière première des canots, et des voies d'eau qui créent un réseau de transport jusqu'à Montréal (Innis 1930 : 388).

Pour Innis et Creighton, les caractéristiques du développement économique sous le régime français s'appliquent aussi à la suite de l'histoire canadienne. Le Canada ne se prête pas à une économie diversifiée mais à une économie de *staples* tous issus de son environnement naturel : poisson, fourrure, bois, blé, minerais, pâte à papier (Creighton 1937 : 5). Le destin économique du Canada, fixé par son environnement, est donc l'exportation massive de produits bruts (Innis 1930 : 385).

La théorie des *staples* mise au point par Innis et reprise par Creighton fait de l'environnement naturel et de l'adaptation des hommes à celui-ci la condition du développement spécifique du Canada. Mais il s'agit là, non pas de l'environnement nord-américain pris dans sa globalité, mais de celui de la partie nord de l'Amérique du nord. Cette théorie met en lumière une structure séparée du reste de l'environnement nord-américain, structure qui sert de base au Canada. Selon Innis, le Canada est l'héritier de la structure construite autour du commerce de la fourrure :

Canada emerged as a political entity with boundaries largely determined by the fur trade. These boundaries included a vast north temperate land extending from the Atlantic to the Pacific and dominated by the Canadian Shield. The present Dominion emerged not in spite of geography but because of it. (Innis 1930: 393)

Cette citation illustre l'aspect fondamental de l'interprétation d'Innis. En effet, il démontre le lien entre les frontières politiques du Canada et l'empire de la fourrure, structure qui procède elle-même des caractéristiques physiques de l'environnement du nord. Il révolutionne ainsi la façon dont l'espace canadien est perçu. En effet, jusqu'aux travaux d'Innis, l'interprétation dominante reposait sur l'idée, développée par Goldwin Smith à la fin du XIXe siècle, que le Canada n'est que la prolongation physique des États-Unis. Il était donc perçu comme une construction artificielle, puisqu'il ne correspondait pas à une entité géographique distincte. Innis, en étudiant le commerce de la fourrure, révèle l'existence d'une structure physique centrée sur le bouclier canadien et le réseau fluvial du Saint-Laurent, qui est nettement séparée du reste de l'Amérique du nord et génère un type d'économie spécifique. Il peut donc en conclure que le

Canada n'a pas construit en dépit du bon sens géographique, mais a au contraire émergé naturellement de l'environnement naturel du nord de l'Amérique du nord.

La cohérence géographique et économique du Canada qui apparaît dans la représentation d'Innis s'accompagne d'un équilibre humain. Innis estime que le commerce de la fourrure, lointain ancêtre du Canada, résulte des apports des trois peuples fondateurs du Canada : Amérindiens, Français et Anglais. Pendant longtemps les autochtones sont les fournisseurs de la fourrure, et ce sont leurs technologies (par exemple l'usage du canot en écorce de bouleau qui seul permet le passage des rapides), qui le rendent possible (Innis 1930 : 9-10, 262, 388). Cet apport des Premières Nations est donc à la base de la construction canadienne :

“The lords of the lakes and the forest have passed away” but their work will endure in the boundaries of the Dominion of Canada and in Canadian institutional life. The place of the beaver in Canadian life has been fittingly noted in the coat of arms. We have given to the maple a prominence which was due to the birch. We have not yet realized that the Indian and his culture were fundamental to the growth of Canadian institutions. (Innis 1930 : 392)

Dans l'œuvre de Creighton, le Canada apparaît également comme une unité géographique distincte du reste du continent. L'élément central de cet environnement est le Saint-Laurent. Fleuve symbole, il est source à la fois de grandeur et de faiblesse. S'étendant des grands lacs à l'Atlantique, le fleuve semble destiné à contrôler la circulation des richesses d'un immense domaine :

Westward its acquisitive fingers groped into the territory of the plains. Aggressively it entrenched upon the dominion of the Mississippi. [...] It was the one great river which led into the heart of the continent. It possessed a geographical monopoly; it shouted its uniqueness to adventurers. The river meant mobility and distance; it invited journeyings; [...] the whole west, with all its riches, was the dominion of the river. (Creighton 1937 : 6)

C'est le fleuve qui inspire aux Français, les premiers, puis aux autres acteurs de l'histoire canadienne, le rêve d'un empire commercial, dictant un destin auquel les hommes ne peuvent que se plier (Creighton 1937 : 20). Pour Creighton, l'abolition des *Corn Laws* marque la fin du vieil empire du Saint-Laurent. Mais, né de la terre canadienne elle-même, il est trop inscrit dans l'environnement pour disparaître et renaître de ses cendres avec la Confédération. Le rêve d'un système centralisé autour de l'Ontario et du Québec, qui drainerait les activités de l'Ouest, est repris par les Tories et Sir John Macdonald : l'union fédérale des colonies, accompagnée de la *National Policy* remplace le vieil empire (Creighton 1939 : 160). Aux yeux de Creighton, Macdonald est en quelque sorte une réincarnation de l'esprit du Saint-Laurent (Creighton 1950 : 77).

Des travaux d’Innis et Creighton est issue la métaphore laurentienne qui a dominé l’historiographie canadienne jusqu’aux années 1960 : une vision d’un Canada centralisé sur la base géographique du bouclier canadien et du fleuve Saint-Laurent. Cette métaphore transforme radicalement la façon dont le Canada est perçu en démontrant sa cohérence géographique, économique et historique. Si cette vision s’appuie d’abord sur le travail d’Innis sur la fourrure, l’apport de Creighton est décisif pour donner à la métaphore laurentienne une dimension mythique. Un souffle épique traverse son livre sur le Saint-Laurent. Son livre est présenté comme une tragédie classique, en trois actes, centrée sur un protagoniste (le fleuve) puissant, mais fragilisé par une déficience fondamentale. Il finit dans l’apothéose du feu, symbole d’une chute tragique que Creighton se charge de transformer en renaissance éclatante dans le reste de son œuvre. L’apport de Creighton est donc essentiel dans l’élaboration de la métaphore laurentienne, ce mythe d’un royaume du nord modelé par un fleuve majestueux qui le destine à la domination du continent.

Arthur Lower, lui aussi, centre sa réflexion sur le Canada sur l’impact des grands espaces et de la nature sauvage. Son travail a très clairement été orienté par la théorie de la frontière et il commence sa carrière en traitant l’histoire canadienne via le prisme de l’environnement naturel et de l’économie, avec des travaux sur le rôle de la forêt et du commerce du bois au Canada. Mais lui aussi arrive à des conclusions très différentes de celles de Turner sur les États-Unis. Pour Turner, c’est la conquête de la nature sauvage par les pionniers qui forge le caractère national américain. Pour Lower, c’est l’expérience d’une nature sauvage préservée qui garantit la spécificité canadienne. C’est pourquoi Lower a un tel souci de la préservation de la forêt, enrageant devant le défrichage de terres trop pauvres pour créer des exploitations agricoles (Lower 1936, 30). Lower atteint une dimension épique en parlant de la forêt, où se livre un combat de titans, la lutte de l’homme contre la nature. Comparé à l’« attaque contre la forêt », le pillage d’une ville médiévale n’est qu’une bagatelle (Lower 1936 : 1 et 26). La forêt et les activités humaines qu’elle abrite sont la source d’un folklore typiquement canadien, et le bûcheron est au Canada ce que le cow-boy est à la représentation populaire américaine (Lower 1938 : 28-29 et 189 ; Lower 1973 : 181). La forêt modèle l’esprit et l’âme des Canadiens. Plus qu’un facteur naturel, elle devient une présence ensorcelante qui séduit et transporte les Canadiens (Lower 1938 : xxiii). Ainsi, la forêt devient le symbole du Canada, et Lower en fait l’inspiration de la spécificité canadienne :

[...] let us have some recognition of the forest [...]. It is from the forest and its neighbouring farmlands that much of the sturdiness, the self-reliance (and the self-contained natures) of the Canadians have come. Let us celebrate the forest, write stories about it, make poems in its praise. Let us cross the paddle and the axe in national symbolism. For the forest, our parent, will be here long after we have gone, and it will provide in the future, as in the past, much of our national fabric and more than its share of our national well-being. (Lower 1963 : 199)

Pour Lower, la forêt permet un ressourcement spirituel. Elle donne aux Canadiens la possibilité de s'évader vers un environnement sauvage préservé, source de jeunesse et de fraîcheur d'esprit. Ils se retrempe l'âme dans la paix qui a disparu du monde urbain des temps modernes (Lower 1963 : 196-198). Au-delà de la forêt elle-même, c'est un environnement naturel préservé, celui des immenses territoires sauvages du nord, qui garantit la pérennité de cette fraîcheur canadienne :

[...] nothing can eliminate our frontier, that vast land to the north there, just beyond our glance [...]. We Canadians will always have this northern window through which to let fresh air into our civilized room. (Lower 1953 : viii)

Ce souffle du nord, cette présence de la forêt, voilà pour Lower les symboles du Canada et les garants de sa spécificité.

Innis, Creighton, et Lower font donc de l'espace canadien le cœur de l'identité nationale du pays. Au-delà de l'influence de la pratique de l'histoire que l'on a soulignée, deux autres facteurs contribuent à éclairer leur choix : la nature même de l'entité politique qu'est le Canada et l'expérience personnelle de ces historiens.

Dans un pays peuplé de deux communautés étrangères l'une à l'autre, séparées par la religion, la langue, le pays d'origine et les références historiques, mais qui est bénéficié d'une nature grandiose, sur quoi s'appuyer pour renforcer la cohérence nationale ? Les peintres comme les historiens des années 1920 ont trouvé la seule source d'inspiration qui peut être partagée par tous les Canadiens. Arthur Lower l'a clairement expliqué en exprimant le souhait que l'expérience de la nature canadienne serve de base à un sentiment national, qui permettra de combler le fossé entre Canadiens anglais et français :

Canada with its divisions of race presents no common denominator in those profundities which normally unite - in race, religion, history, and culture. If a common focus is to be found, it must come out of the common homeland itself. If the Canadian people are to find their soul, they must seek for it, not in the English language or the French, but in the little ports of the Atlantic provinces, in the flaming autumn maples of the St. Lawrence valley, in the portages and lakes of the Canadian Shield, in the sunsets and relentless cold of the prairies, in

the foothill, mountain, and sea of the west, and in the unconquerable vastnesses of the north. From the land, Canada, must come the soul of Canada. (Lower 1946 : 564)

Pour Lower, les grands espaces du Canada et sa nature sauvage offrent l'occasion d'une expérience spirituelle commune dont l'effet est d'unir tous les Canadiens (Lower 1943 : 208).

Cependant, il est clair également que le profond attachement de Lower à la nature sauvage du Canada dépasse la simple construction intellectuelle pour s'ancrer dans une expérience profondément personnelle. Dès le départ, écrit-il, la beauté naturelle de la région d'Ontario où il est né a inspiré son intérêt pour le Canada (Lower 1985 : 541). Son travail sur la forêt repose sur une solide expérience de la nature canadienne. Étudiant, il travaille l'été comme *fire ranger*, se familiarisant avec les techniques du canotage, du portage et de la lutte contre le feu de forêt (Berger 1986 : 114). Plus âgé, il mène une vie assez originale pour un historien : universitaire l'hiver, en été il explore les fleuves et les lacs canadiens :

I suppose I have always lived a double life: by winter an academic and in the summers, reverting to some form of the primitive [...]. It has been a pretty good life, this combination of the erudite with the primitive. I am sure I am a better scholar because I know the bush and the sea, because I can split wood, make a bough bed, snare a rabbit, run a rapids, reef a sail, tie a bowline and shape a course. (Lower 1953 : vii-viii)

Souvent le style de Lower est empreint d'émotion lorsqu'il évoque les souvenirs de sa vie dans les bois, les lacs et les rivières du Canada (Lower 1963 : 198). Si sensible lui-même à l'environnement canadien, il souligne chez ses compatriotes les manifestations du même attachement intense, comme quand il évoque l'émotion provoquée par l'odeur du bois coupé qui accueille les soldats canadiens de retour de Grande-Bretagne :

As we came up to Quebec the familiar smell of sawn lumber drifted off to us. It brought back expressions of emotion that I had never expected from any of my reserved countrymen, expressions so intense that in a few cases they verged on the theatrical, though they were none the less genuine for that. (Lower 1951 : 101)

Innis ne s'exprime jamais dans le style émotionnel de Lower ; pourtant, lui aussi allie réflexion intellectuelle sur la géographie du Canada et expérience personnelle de la nature sauvage. Comme Lower, il consacre ses étés à voyager partout dans le pays et à faire l'expérience de la vie quotidienne dans les grands espaces sauvages. Pendant l'été 1924, il fait un voyage en canoë sur la rivière Mackenzie et parcourt plus de 3000 kilomètres ; en 1926 il voyage dans le Yukon et le Klondike ; en 1927 il parcourt à pied les forêts du nord (Berger 1986 : 89-90). Comme Lower, Innis adore se ressourcer par cette expérience des grands espaces sauvages, si différente de sa vie universitaire (Innis

1927). Il visite les postes de traite de la fourrure, les mines, les silos à blé des grandes plaines, les installations de pêche de Terre-Neuve. Chacun à sa manière, ces historiens intègrent à leur réflexion sur l'histoire du Canada et son identité nationale leur expérience personnelle des grands espaces et de la nature sauvage du pays. La théorie des *staples* d'Innis, qui rend compte de la spécificité du développement économique du Canada, repose sur une connaissance concrète et personnelle de l'environnement naturel, des activités qui en dépendent et des modes de vie qu'il génère. La thèse de Lower, selon laquelle la nature sauvage du Canada est la source d'un sentiment spirituel qui fonde la spécificité canadienne et permettra la réconciliation des groupes humains éclectiques qui l'habitent, naît de sa propre expérience émotionnelle très forte de la forêt et du nord.

*

* *

Différents facteurs ont convergé pour pousser Arthur Lower, Harold Innis et Donald Creighton à lier intimement nature, histoire, et construction nationale dans leurs travaux sur le Canada : l'influence de la pratique de l'histoire dominante à leur époque ; la nature même de l'entité nationale canadienne ; et enfin, l'expérience personnelle et la sensibilité propre de ces historiens.

Les modèles qu'ils proposent ancrèrent la construction nationale canadienne dans l'environnement physique du pays. Innis donna une légitimité au Canada en répandant l'idée qu'il avait été créé non pas en dépit du bon sens géographique, mais à cause de lui. La métaphore laurentienne de Creighton présenta le Canada comme un pays naturellement organisé sur la base du système des grands lacs et du Saint-Laurent ; Enfin, confronté au fossé dangereux qui sépare et sépare encore les Canadiens anglophones et les Canadiens francophones, Lower leur fournit comme solution un profond attachement à la nature sauvage du Canada.

Ces modèles sont aujourd'hui obsolètes et ont largement été critiqués. Néanmoins, précisément parce qu'ils s'appuient sur les grands espaces et la nature sauvage du Canada, ils eurent le mérite de créer des mythes fondateurs puissants qui renforcèrent le Canada à une époque où il était encore une construction fragile. Tous les pays ont recours à des mythes fondateurs, qui la plupart du temps qui ne soutiendraient pas l'épreuve de la déconstruction scientifique. En plaçant la grandiose nature canadienne au cœur de ces mythes fondateurs, Innis, Lower et Creighton ont peut-être trouvé le seul point d'ancrage possible de ce pays hétérogène. L'approche de ces historiens de l'entre-deux-guerres annonce le rôle symbolique donné aux éléments naturels dans la

représentation du Canada contemporain : la feuille d'érable du drapeau, les dix pics du lac Moraine qui ont longtemps décoré le billet de 10\$, le castor et les autres figures animales qui ornent à présent les pièces de monnaie.

BIBLIOGRAPHIE

BERGER, Carl (1986), *The Writing of Canadian History*, Toronto, 2e éd., Toronto, University of Toronto Press.

CREIGHTON, Donald (1937), *The Commercial Empire of the St. Lawrence*, Toronto, Ryerson Press.

CREIGHTON, Donald (1939), « Conservatism and National Unity », R. Flenley dir., *Essays in Canadian History*, Toronto, Macmillan, p. 154-177.

CREIGHTON, Donald (1950), « Sir John Macdonald and Kingston », *Report of the Canadian Historical Association*, p. 72-80.

INNIS, Harold (1927), Lettre d'Innis à sa mère, 24 juin 1927, Innis Papers, University of Toronto Archives, B1972-0003.

INNIS, Harold (1929), « The Teaching of Economic History in Canada », *Essays in Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1956, p. 3-16.

INNIS, Harold (1930), *The Fur trade in Canada*, 2e éd., Toronto, University of Toronto Press, 1956.

INNIS, Harold (1952), Manuscript Autobiography, Innis Papers, University of Toronto Archives, B1972-0003.

LOWER, Arthur (1936), *Settlement and the Forest Frontier*, Toronto, Macmillan.

LOWER, Arthur (1938), *The North American Assault on the Canadian Forest: A History of the Lumber Trade between Canada and the United States*, Toronto, Ryerson Press.

LOWER, Arthur (1943), « Two Nations or Two Nationalities », *History and Myth: Arthur Lower and the Making of Canadian Nationalism*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1975, p. 201-211.

LOWER, Arthur (1946), *Colony to Nation*, 4e éd., Don Mills, Longman, 1964.

LOWER, Arthur (1951), « I Came Back and I Am Content », *History and Myth: Arthur Lower and the Making of Canadian Nationalism*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1975, p. 98-104.

LOWER, Arthur (1953), *Unconventional Voyages*, Toronto, Ryerson Press.

LOWER, Arthur (1963), « The Forest: Heart of a Nation », *History and Myth: Arthur Lower and the Making of Canadian Nationalism*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1975, p. 193-199.

LOWER, Arthur (1973), *Great Britain's Woodyard. British America and the Timber Trade, 1763-1867*, Montréal, McGill-Queen's University Press.

LOWER, Arthur (1967), *My First Seventy-five Years*, Toronto, Macmillan.

LOWER, Arthur (1985), « Nationalism and the Canadian Historian », *Canadian Historical Review*, vol. 66, p. 541-549.

VIPOND, Mary (1980), « The Nationalist Network: English Canada's Intellectuals and Artists in the 1920's », *Canadian Review of Studies in Nationalism*, vol. 7, printemps 1980, p. 32-52.